

CENTIEME CONGRES NATIONAL DES SOCIETES SAVANTES

(Paris, 21 - 25 mars 1975)

Commission d'histoire des sciences et des techniques. I.- Histoire de l'histoire des sciences et des techniques: "Histoire des thèmes de recherche en histoire des sciences".

L'HISTOIRE DE L'AGRICULTURE EN FRANCE: UNE OEUVRE COLLECTIVE

RÉSUMÉ

Malgré leur importance dans le développement culturel général de l'humanité, les anciennes techniques agricoles sont très mal connues, spécialement en France. Cette méconnaissance procède d'un véritable refus de la communauté intellectuelle vis-à-vis des réalités pratiques de l'agriculture, refus qu'illustre, par exemple, le malentendu qui règne sur une notion comme celle de jachère.

C'est précisément le rôle de la technologie historique de l'agriculture que d'étudier les concepts opératoires qui sous-tendent toute activité agricole. Malheureusement, l'indifférence générale, et en particulier celle qui règne dans les milieux agronomiques, ainsi que l'extrême dispersion des travaux, interdisent tout développement normal de la technologie de l'agriculture. Il n'en est pas ainsi dans la plupart des autres pays d'Europe, par rapport auxquels la France a pris, dans ce domaine, un retard considérable.

Rassembler les informations éparses et essayer de faire prendre conscience aux agronomes de l'intérêt que présente l'histoire pour une meilleure compréhension de leur discipline, sont les tâches prioritaires si l'on veut débloquer la situation actuelle. Une rencontre entre agronomes, ethnologues et historiens est préparée à cet effet, à l'occasion du centenaire de l'Institut National Agronomique, qui sera célébré en 1976, sous l'égide du Groupe international "Ecologie et Sciences humaines", animé par Jacques BARRAU.

Si l'on définit la culture d'un groupe d'hommes comme l'ensemble des moyens dont ils disposent pour comprendre et pour utiliser le monde qui les entoure, il est surprenant de constater à quel point les techniques de l'agriculture, dont le rôle a pourtant été primordial, sont méconnues. Hier encore, l'agriculture occupait à peu près les trois quarts des habitants de la planète. Or, sous tous les climats, l'agriculture est un des métiers les plus difficiles par le nombre de connaissances qu'elle exige et par la complexité des raisonnements qu'elle met en jeu. "Je te dis qu'il n'est nul art au monde auquel soit requis une plus grande philosophie qu'à l'agriculture", écrivait Bernard PALISSY il y a plus de quatre siècles [1:15]. Il suffit d'ailleurs à chacun de nous de se poser la question, en toute honnêteté: serais-je capable de gagner ma vie, avec les seuls moyens dont disposait le paysan européen il y a deux ou trois siècles? Poser la question, c'est y répondre. En réalité, nous ignorons à peu près tout de ce qui a constitué, pendant plusieurs millénaires, une part essentielle de l'univers culturel des trois quarts de l'humanité.

Ce n'est pas seulement d'ignorance qu'il s'agit, du reste. Ce qui est en cause, et c'est sans doute plus grave, c'est un véritable refus de la part de la communauté intellectuelle vis-à-vis des techniques de l'agriculture. Les raisons de ce refus sont multiples, et il y entre certainement des survivances de ce mépris pour le travail manuel, qui est enraciné chez nous de longue date, comme si le travail manuel n'exigeait pas tout autant d'intelligence que le travail intellectuel. Le terme de refus peut paraître excessif cependant, et je voudrais le justifier au moyen d'un exemple simple, celui de la notion de jachère.

On sait que dans l'ancienne agriculture de nombreuses régions d'Europe, il fallait plusieurs labours consécutifs pour préparer un champ à des semailles d'automne, froment ou seigle. Ces labours de préparation étaient au nombre de trois au moins, et souvent bien davantage. Chacun d'eux avait une place et un rôle bien déterminés dans l'ensemble, et chacun d'eux avait son nom propre. C'est à cet ensemble de labours de préparation que s'applique le terme de jachère, ou celui

de guéret — les deux termes sont exactement synonymes —. Un ouvrage aussi récent que le Vocabulaire de Géographie agraire, de P. FENELON, publié en 1970 [2:369] définit la jachère comme "un champ laissé inculte pendant une ou plusieurs années". Il y a trois erreurs dans cette définition. La première, c'est que la jachère désigne une technique, avant de désigner, et par extension seulement, la terre à laquelle est appliquée cette technique. La seconde, c'est qu'une terre en jachère, en guéret, est tout le contraire d'une terre laissée inculte, puisque c'est une terre labourée en vue de semailles prochaines. La troisième, enfin, c'est qu'une jachère ne dure jamais "plusieurs années", mais seulement six à huit mois, depuis le premier labour, qui a lieu en avril, mai ou juin, jusqu'aux semailles, en octobre ou novembre. Ce dernier point est important, car il montre combien le malentendu sur la notion de jachère peut entraîner d'erreurs d'interprétation dans l'analyse des systèmes de culture. C'est ainsi qu'on associe très généralement la vaine-pâturage à la jachère: en réalité, c'étaient les chaumes, bien plus que les jachères, qui étaient les terres d'élection de la vaine-pâturage. "Quant à la nourriture des bestiaux," peut-on lire dans un texte de 1821 [3:99], "je me demande de quelle utilité réelle peuvent être des jachères, où l'on se propose principalement de détruire, par de fréquents labours, les plantes parasites, nuisibles aux blés?" En réalité, non seulement les guérets avaient peu d'intérêt pour la vaine-pâturage, mais celle-ci y était même parfois expressément interdite, comme par exemple dans la Coutume de Normandie [4:39], ~~ou dans les~~ baux ruraux de la Grèce ancienne [5:28]. Autre erreur trop commune, celle qui consiste à placer la jachère en fin de rotation, alors que sa place est évidemment en tête. "Si les blés de la Beauce sont aussi beaux, propres et productifs, cela tient généralement à ce qu'ils sont précédés par une jachère complète bien entendue", écrivait l'agronome G. HEUZE en 1862 [6:45]. C'est toute la typologie des assolements qui reçoit un nouvel éclairage de ce fait. Mais il y a plus. La jachère assimilée à la friche est une notion opaque à l'analyse, sans rationalité et sans histoire. La jachère-technique, au contraire, a une histoire: comme toutes les autres techniques, elle a été inventée, puis diffusée. Nous ignorons encore la majeure partie de cette histoire, il est vrai. Mais nous en connaissons au moins un chapitre, celui de l'in-

de guéret — les deux termes sont exactement synonymes —. Un ouvrage aussi récent que le Vocabulaire de Géographie agraire, de P. FENELON, publié en 1970 [2:369] définit la jachère comme "un champ laissé inculte pendant une ou plusieurs années". Il y a trois erreurs dans cette définition. La première, c'est que la jachère désigne une technique, avant de désigner, et par extension seulement, la terre à laquelle est appliquée cette technique. La seconde, c'est qu'une terre en jachère, en guéret, est tout le contraire d'une terre laissée inculte, puisque c'est une terre labourée en vue de semailles prochaines. La troisième, enfin, c'est qu'une jachère ne dure jamais "plusieurs années", mais seulement six à huit mois, depuis le premier labour, qui a lieu en avril, mai ou juin, jusqu'aux semailles, en octobre ou novembre. Ce dernier point est important, car il montre combien le malentendu sur la notion de jachère peut entraîner d'erreurs d'interprétation dans l'analyse des systèmes de culture. C'est ainsi qu'on associe très généralement la vaine-pâturage à la jachère: en réalité, c'étaient les chaumes, bien plus que les jachères, qui étaient les terres d'élection de la vaine-pâturage. "Quant à la nourriture des bestiaux," peut-on lire dans un texte de 1821 [3:99], "je me demande de quelle utilité réelle peuvent être des jachères, où l'on se propose principalement de détruire, par de fréquents labours, les plantes parasites, nuisibles aux blés?" En réalité, non seulement les guérets avaient peu d'intérêt pour la vaine-pâturage, mais celle-ci y était même parfois expressément interdite, comme par exemple dans la Coutume de Normandie [4:139]. ~~Les~~ beaux ruraux de la Grèce ancienne [5:28]. Autre erreur trop commune, celle qui consiste à placer la jachère en fin de rotation, alors que sa place est évidemment en tête. "Si les blés de la Beauce sont aussi beaux, propres et productifs, cela tient généralement à ce qu'ils sont précédés par une jachère complète bien entendue", écrivait l'agronome G. HEUZE en 1862 [6:45]. C'est toute la typologie des assolements qui reçoit un nouvel éclairage de ce fait. Mais il y a plus. La jachère assimilée à la friche est une notion opaque à l'analyse, sans rationalité et sans histoire. La jachère-technique, au contraire, a une histoire: comme toutes les autres techniques, elle a été inventée, puis diffusée. Nous ignorons encore la majeure partie de cette histoire, il est vrai. Mais nous en connaissons au moins un chapitre, celui de l'in-

l'introduction de la jachère en Ecosse au début du XVIII^e siècle. Car l'Ecosse, comme du reste plusieurs autres régions de l'Europe du Nord-ouest, n'a connu la jachère qu'à une date étonnamment tardive. Nous sommes bien documentés sur cet événement, qui a été le début de cette transformation radicale, grâce à laquelle l'agriculture écossaise, qui était alors une des plus arriérées d'Europe, est devenue une des premières. Nous connaissons le nom du cultivateur qui fit pour la première fois une jachère en Ecosse: il s'appelait John WALKER, et il fut même question, à l'époque d'élever un monument à sa mémoire. L'idée ne fut pas mise à exécution, et c'est dommage: il y aurait là aujourd'hui un merveilleux but de pèlerinage pour tous les historiens de l'agriculture. [7].

Il y aurait encore beaucoup à dire, car en réalité la notion de jachère est une des clés les plus essentielles pour la compréhension des agricultures anciennes. Mais le malentendu qui règne à son propos n'a pas de conséquences qu'en Europe. Aujourd'hui encore, le terme de jachère est couramment employé dans les pays tropicaux, avec son sens "littéraire" de terre en friche: on parle de longue jachère, de jachère forestière ou arbustive, etc. Il n'y aurait que demi-mal si le "signe" jachère était arbitraire, comme disent les linguistes. Mais justement, il n'est pas arbitraire, il est motivé par une étymologie populaire vivace, qui le fait dériver du latin "jacere". Tous les linguistes savent aujourd'hui que cette étymologie est fautive. Mais il ne faut pas sous-estimer son influence latente, dont on a de nombreux témoignages dans la littérature du XIX^e siècle. En tous cas, il n'est pas douteux que l'usage du terme jachère à propos des agricultures tropicales est une source de malentendus aussi graves qu'à propos des agricultures européennes. Car il faut bien voir qu'il ne correspond à rien de réel dans les conceptions techniques des agriculteurs de ces pays.

La jachère n'est qu'un exemple parmi d'autres de la façon dont on a travesti, comme pour mieux les ignorer, dirait-on, les concepts opératoires propres à la pratique de l'agriculture. Je terminerai sur ce point en citant la thèse de J.-L. DUMAS, Logique de l'acte agricole, écrite il y a tout juste dix ans [2:5]:

"Nous avons souvent observé qu'en l'absence d'un inventaire des concepts logiques [de l'agriculture], le comportement agricole était interprété par la seule psychologie. Mais la recherche psychologique ne saurait suppléer à l'analyse logique des problèmes qui se posent à l'agriculteur en situation. Cette carence empêche de comprendre, et de prévoir."

*

C'est la tâche de la technologie de l'agriculture que d'inventorier et d'analyser ces concepts qui sous-tendent l'activité quotidienne de tout agriculteur. La technologie — le mot est pris ici dans le sens que lui donnait Marcel MAUSS — est une science humaine; c'est une branche de l'ethnologie, à laquelle elle emprunte l'essentiel, c'est-à-dire la méthode, le refus de toute attitude normative, le relativisme culturel. Mais le rôle de l'histoire est aussi fondamental, car, en agriculture plus qu'ailleurs peut-être, la connaissance du passé est indispensable à la compréhension du présent.

Ce n'est certainement pas ici qu'il est nécessaire d'insister sur l'importance de l'histoire pour la compréhension des sciences et des techniques. Mais malheureusement, il faut bien reconnaître que cette importance est loin d'être comprise par la majorité des agronomes. Pour la plupart d'entre eux, l'histoire de l'agriculture n'est, au mieux, qu'un divertissement aimable et décoratif. C'est cette attitude qu'il s'agit de surmonter, car elle constitue certainement un des principaux obstacles au développement de la technologie de l'agriculture. Cette attitude des agronomes, d'ailleurs, est assez paradoxale, car leur refus de l'histoire contraste évidemment avec une saine attitude scientifique. Il y a longtemps que l'histoire de la science fait partie de la science même: personne, par exemple, n'oserait se donner le ridicule de déclarer périmés le théorème de Thalès ou le principe d'Archimède, sous prétexte qu'ils datent de plus de vingt siècles. Or, le développement des techniques agricoles s'est fait suivant un enchaînement d'inventions successives aussi cohérent et aussi ordonné que celui des découvertes scientifiques. Bien sûr, le semis à la volée n'est plus utilisé, et il serait absurde de continuer à l'enseigner

dans un but pratique. Mais ce qu'il ne faut pas oublier pour autant, c'est qu'il a joué un rôle tout à fait primordial dans le développement de notre agriculture moderne: il existe d'autres agricultures, qui n'ont pas connu ou pas pratiqué le semis à la volée, et leur développement a suivi des voies bien différentes de la nôtre. Il y a dans cet oubli volontaire des techniques anciennes quelque chose qui fait penser au "trou de mémoire" imaginé par George ORWELL dans 1984. Il paraît certain, en tous cas, que ce refus de situer les techniques dans la rationalité de leur développement historique a contribué pour une large part à les ravalier au rang de formules toutes faites, de recettes purement empiriques, et finalement au dédain dont elles sont l'objet de la part des intellectuels.

Il faut dire à la décharge des agronomes, toutefois, que l'histoire de l'agriculture n'a pas beaucoup de résultats concrets à leur présenter pour les convaincre. Ce n'est pas que rien n'ait été fait, bien au contraire; mais la dispersion des recherches reste telle qu'aucun progrès décisif n'est possible. En 1957, Charles PARAIN présentait dans la Revue de Synthèse [9] un bilan complet de l'état des recherches sur les anciennes techniques agricoles. Aujourd'hui, près de vingt ans plus tard, il n'y a rien d'essentiel à y ajouter ou à y changer. Bien sûr, les ethnographes et les linguistes ont continué à travailler, de nouveaux Atlas ethnolinguistiques ont été publiés, de nombreux articles ont paru dans toutes les revues de France et de Navarre, et tout cela est extrêmement précieux. Mais l'absence de plan d'ensemble et de moyens que dénonçait Charles PARAIN est toujours la même, et l'Institut de recherches dont il montrait la nécessité est aussi loin d'exister aujourd'hui qu'il y a vingt ans. Pourtant, ce n'est pas une utopie que cet Institut de recherches sur l'histoire de l'agriculture, puisqu'il en existe déjà, à de nombreux exemplaires, dans la plupart des pays européens: il suffit de citer l'Angleterre avec Reading, la Hollande avec Arnhem, Wageningen et Groningue, le Danemark avec le Secrétariat International de Copenhague, la Tchécoslovaquie et la Hongrie, avec leurs célèbres Musées de l'agriculture, les deux Allemagnes, l'Autriche, etc. En définitive, il faut constater que la plupart des pays européens se sont donné les moyens d'une recherche sérieuse en technologie historique de l'agriculture, sauf la

France. En simplifiant un peu, on peut caractériser ainsi la situation en France: la technologie ~~des instruments~~ ~~et des moyens~~, n'existe pas, et réciproquement, il est difficile de revendiquer des moyens pour quelque chose qui n'existe pas. Tout le problème est de savoir comment sortir de ce cercle vicieux.

*

Heureusement, tout n'est pas négatif dans la situation actuelle. On assiste depuis quelques années à un renouveau réel de l'intérêt pour les anciennes techniques agricoles. Un peu partout en France, des expositions d'outillage agricole sont organisées; quelques unes l'ont été l'année dernière (1974), à l'occasion du cinquantenaire des Chambres d'Agriculture. Le nombre de Musées s'accroît, et on y fait une place plus grande aux techniques. Enfin, pour tenter de remédier à la dispersion et à l'isolement des chercheurs, des organisations nouvelles se créent: j'en citerai deux, la Société d'Ethnozootechnie, et l'Association des Ruralistes Français.

Tout cela est encourageant. Mais un coup d'oeil sur les 150 dernières années amène à tempérer cet optimisme. Car ce n'est pas la première fois qu'un semblable renouveau d'intérêt se manifeste. Il suffit de citer, entre autres, les noms de Léopold DELISLE, de Paul RAVEAU, de Marc BLOCH, d'O. FESTY, de J. MEUVRET, de Charles PARAIN. C'est de 1898 à 1920 que H. CHEVALIER publiait ses huit articles, encore classiques, sur les charrues du monde [10]. C'est de l'Exposition rétrospective de 1900 que datent certaines de nos plus intéressantes collections d'outillage agricole, qui n'ont fait que se dégrader depuis. C'est en 1937 qu'était organisée l'Enquête sur l'Ancienne Agriculture, qui n'a pratiquement pas eu de suite. C'est en 1954 qu'avait lieu le Colloque sur l'assolement triennal, qui n'a même pas été publié. C'est en 1955, il y a exactement vingt ans, que paraissait ce livre fondamental, L'Homme et la Charrue, par A.-G. HAUDRICOURT et M. J.-BRUNHES DELAMARRE, qui n'a guère eu de suite non plus. Comment ne pas rappeler, enfin, que des revues aussi remarquables que Folklore Paysan, Techniques et Civilisations, la Revue de Géographie humaine et d'Ethnologie, n'ont survécu que quelques années? Qu'est-ce qui nous

8

dit que le renouveau actuel ne se perdra pas dans les sables, comme ceux qui l'ont précédé? Ou plutôt, que faut-il faire pour que cette éventualité ne se reproduise pas?

La réponse paraît claire: il faut que la technologie de l'agriculture se voie reconnaître comme discipline de recherche et d'enseignement à part entière dans les milieux agronomiques. Mais comment y parvenir?

Il y a d'abord, me semble-t-il, deux écueils à éviter: celui du "folklorisme" et celui du "sociologisme". Par folklorisme, j'entends une attitude trop axée sur l'aspect anecdotique ou pittoresque des choses; il est certain que le "folklorisme" entre pour beaucoup dans le reproche de manquer de sérieux que font souvent les techniciens aux littéraires. Mais l'écueil du sociologisme est peut-être plus dangereux encore. Car il est tentant pour les techniciens, toujours soucieux d'efficacité immédiate, de considérer les sciences humaines comme de simples moyens d'action supplémentaires. Et il faut convenir que la sociologie se prête assez bien à cette espèce de détournement. Ce serait un échec pour la technologie de l'agriculture si elle devait être ainsi réduite à une arme de plus dans la panoplie. Son rôle, au contraire, doit être d'amener les agronomes à prendre conscience des conditionnements historiques et ethniques qui sont à la base de leur discipline et de leur action, et de leur faire saisir l'importance fondamentale de ces facteurs.

Compte tenu du peu de moyens dont on dispose, quelles sont les actions prioritaires à entreprendre? J'en vois trois, me semble-t-il, qui correspondent à trois besoins particulièrement urgents: le besoin de synthèse sur le plan des faits et des méthodes; le besoin de synthèse encore sur le plan des sources; et enfin, le besoin d'une confrontation des points de vue entre agronomes et chercheurs en sciences humaines.

Les recherches ponctuelles peuvent avoir un intérêt considérable sur le plan théorique; mais elles resteront lettre morte tant qu'elles se feront en ordre dispersé. Des synthèses, même incomplètes ou conjecturales, sont indispensables. Ce peut être, par exemple, l'absence et non la présence d'une certaine technique, qui soit le trait pertinent de l'agriculture d'une certaine région. Comment s'en

apercevoir, si ce n'est par référence à un cadre plus large? Or, il existe fort peu de travaux d'ensemble pour la France entière. Dans ses "Caractères originaux", qui pourtant sont encore considérés comme l'ouvrage de base sur la question, Marc BLOCH ne consacrait aux techniques que quelques pages, qui d'ailleurs ne sont pas dignes du reste de son oeuvre [11]. Sur les techniques agricoles proprement dites, je citerai L'élevage du cheval en France, par René MUSSET [12], "Les anciens procédés de battage et de dépiquage en France", par Charles PARAIN [13], Géographie et ethnologie de l'attelage au joug en France, par M. J.-BRUNHES DELAMARRE [14], et un essai provisoire de cartographie des assolements, qui doit paraître prochainement dans les Annales E.S.C. [15]. Mais en dehors de ces quelques coups de projecteur, que d'obscurité! Nous ne savons pratiquement rien sur les charrues de la moitié nord de la France, et notamment celles du nord-ouest. Rien ou presque sur les techniques de labour et de semis dans ces mêmes régions. Très peu de chose sur la distribution des céréales principales, froment et seigle. Nous n'avons qu'une connaissance très vague des régions productrices de beurre, de bœufs d'embouche, etc., et sur les différentes techniques de production qui y étaient employées. Avons-nous même une bonne carte des paysages ruraux — bocages, openfields, etc. — malgré la surabondance de la littérature consacrée à ce sujet? Il y a une multitude de recherches d'ensemble de ce genre qui seraient nécessaires: un dernier exemple, le système de culture des étangs, nous est fourni par Ch. PARAIN, qui vient d'attirer l'attention sur ce sujet par une communication présentée à ce même congrès.

Il est bien certain que toutes ces nécessaires synthèses ne peuvent pas être l'affaire de chercheurs isolés: il ne peut s'agir que d'entreprises collectives. Mais il ne faut pas surestimer l'importance matérielle et la difficulté de ces travaux. Car nous avons la chance de disposer, pour la seconde moitié du XVIIIe siècle et la majeure partie du XIXe, d'une littérature technique immense, d'une qualité égale aux meilleures sources modernes par la richesse des détails et la précision de l'observation, et dont le dépouillement s'avère à la fois assez aisé et extrêmement fructueux. Les traités et dictionnaires d'agriculture, les recueils d'Usages locaux, les manuels départementaux d'agriculture, les ouvrages de statistique, publiés ou non, les

innombrables publication des Sociétés locales d'agriculture, etc., forment un ensemble qui recouvre pratiquement toute la France. Il suffit d'y puiser pour arriver à des tableaux d'ensemble, au moins approximatifs, où les études particulières prendront alors toute leur valeur [16].

L'abondance de ces sources, cependant, de celles, plus récentes, signalées par Ch. PARAIN dans son article de 1957 [9], et de toutes les autres, appelle un travail préalable de synthèse sur ce plan. Il n'est pas question, bien sûr, d'envisager quoi que ce soit d'exhaustif. Mais ce qu'il faut bien voir, c'est qu'il n'existe absolument rien qui puisse permettre au chercheur amateur ou débutant, ou au spécialiste travaillant en marge de son domaine propre, de s'orienter. Il y a là un obstacle important, le plus important peut-être sur le plan matériel, au développement de la recherche. C'est pourquoi la synthèse sur le plan des sources d'information doit être comptée parmi les urgences. Il faut concevoir ce travail sur un plan essentiellement pratique: le but doit être d'épargner aux chercheurs, autant que faire se peut, une partie des marches et contre-marches qui dévorent de façon si stérile une grande part de leur temps. Un répertoire des sources devrait comprendre, au minimum, une introduction bibliographique, une liste des principales revues consacrées à l'histoire de l'agriculture, une liste des Instituts de recherche, des Centres de documentation, des principales collections d'outillage agricole des Musées, etc. Tout cela est nécessaire pour la France, et bien plus encore, quoiqu'à une échelle différente, pour l'étranger. Car la littérature consacrée à la technologie de l'agriculture en anglais, en allemand et en d'autres langues, qui a toujours été infiniment plus riche que la nôtre, connaît aujourd'hui un développement considérable. Nous ne pouvons plus nous permettre de l'ignorer, si nous voulons pouvoir rattraper un jour l'énorme retard qui est celui de la France dans ce domaine.

Reste à organiser la confrontation des points de vue entre agronomes et représentants des sciences humaines. En 1976 sera célébré le centenaire de l'Institut National Agronomique (ainsi que le cent-cinquantième de Grignon: les deux Ecoles sont aujourd'hui fusionnées): c'est une occasion à ne pas manquer. Un projet de rencontre a

C'est une occasion précieuse de brucher une partie

11

du public des agronomes. Un colloque est en voie de préparation à cette occasion. Un document présentant les grandes lignes du projet a été diffusé l'automne dernier par les soins du "Groupe international Ecologie et Sciences humaines", qu'anime Jacques BARRAU dans le cadre du Centre de recherches comparatives et interdisciplinaires [17]. Le 16 décembre dernier, une séance de travail organisée à la Maison des Sciences de l'Homme réunissait un certain nombre de personnalités intéressées à ce projet — agronomes, ethnologues, historiens —. Plusieurs thèmes de recherche, qui présentaient un intérêt commun pour les uns et les autres, ont été discutés. Ces thèmes font actuellement l'objet d'une réflexion plus approfondie, dans le but de retenir ceux, ou celui, qui offriront les meilleures perspectives pour le développement d'un travail interdisciplinaire. Le ou les thèmes retenus feront alors l'objet des communications au colloque du centenaire, dont la date sera probablement fixée au début de juillet 1976.

Plusieurs personnalités éminentes du monde agronomique se sont déjà montrées intéressées à ce projet. C'est un point de départ encourageant. Il faut espérer, en tous cas, que sa réalisation permettra d'en intéresser bien davantage, et qu'elle contribuera ainsi à débloquer la situation actuelle. Il serait désolant et même inquiétant pour l'avenir du pays que la technologie de l'agriculture reste indéfiniment confinée dans les limbes où une indifférence presque générale, quoique propre à la France, l'a maintenue jusqu'ici.

BIBLIOGRAPHIE

- [1] PALISSY (B.) - 1844.- Oeuvres complètes, P.A. Cap éd., Paris.
- [2] FENELON (P.) - 1970.- Vocabulaire de Géographie agraire, Imprimerie Louis-Jean, Cap, 688 p.
- [3] GALAME - 1821.- Mémoire sur l'agriculture du département du Doubs, Mémoires et rapports de la Société d'Agriculture et Arts du Département du Doubs, 1821-1822, pp. 91 et suiv.
- [4] DEBLESSE (L.) - 1851.- Etudes sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au Moyen Age, A. Hérissay, Evreux, LI-758 p.

- [5] JARDIN - 1925.- Les céréales dans l'Antiquité grecque, Paris.
- [6] HEUZE (G.) - 1862.- Les assolements et les systèmes de culture, Librairie agricole de la Maison rustique, Paris, 536 p.
- [7] SIGAUT (F.) - 1975.- La jachère en Ecosse au XVIIIe siècle, Etudes Rurales (à paraître dans le premier numéro de 1975).
- [8] DUMAS (J.-L.) - 1965.- Logique de l'acte agricole. Essai de praxéologie. (Thèse de 3e cycle, Aix-en-Provence, La Pensée Universitaire, 282 p., ronéoté.)
- [9] PARAIN (Ch.) - 1957.- Les anciennes techniques agricoles, Revue de Synthèse, 78, pp. 317-346.
- [10] CHEVALIER (H.) - (Articles parus de 1898 à 1901 dans Le Génie Civil, 32, pp. 238-240, 36, pp. 26-27, 38, pp. 346-348; et de 1902 à 1920 dans les Mémoires de la Société des Ingénieurs Civils de France, 1902, I, 237-242, 1903, II, 336, 1909, I, 507, 1912, I, 41-77, et 1920, I.)
- [11] BLOCH (M.) - 1964.- Les caractères originaux de l'histoire rurale française, Paris, Armand Colin, 2 vol.,
- [12] MUSSET (R.) - 1917.- L'élevage du cheval en France, Paris.
- [13] PARAIN (Ch.) - 1938.- Les anciens procédés de nattage et de dépiquage en France, Folklore Paysan, 1, 6, 86-91.
- [14] BRUNHES DELAMARRE (M. J.-) - 1969.- Géographie et ethnologie de l'attelage au joug en France du XVIIe siècle à nos jours, Brno, Uherské Hradiste (Kultura a tradice rada B, sv. 1.)
- [15] SIGAUT (F.) - 1975.- Pour une cartographie des assolements en France (à paraître dans les Annales E.S.C., Paris).
- [16] (Pour une présentation d'ensemble de ces sources, voir [15].)
- [17] (Les documents relatifs à la préparation du colloque de 1976 peuvent être obtenus en s'adressant au Secrétariat du Groupe "Ecologie et Sciences humaines" (Madame Cieutat), Maison des Sciences de l'Homme, 54 Bd Raspail, 75270 Paris Cedex 06.)